

# Au "16", le choc de deux styles

## Le côté "dehaenien" de Michel le démineur

**E**n mettant en place la majorité fédérale actuelle, en devenant Premier ministre, Charles Michel a acquis une légitimité qui, aujourd'hui, lui permet de lâcher la pression. A la base, le fils de Louis Michel a une forte tendance à vouloir être le premier de la classe, comme s'il a quelque chose en permanence à prouver. Cela a pu lui donner un ton docte peu sympathique. Désormais plus à l'aise grâce à ses diverses victoires politiques, son personnage se décontracte et il grimpe dans les sondages.

### Le sourire sous la mayonnaise...

Ainsi dégrippé, comme Premier ministre, Charles Michel a opté pour un style politique moderne et cool, "à l'américaine": tout en cherchant à préserver la dignité de la fonction, il peut se mettre au niveau de monsieur tout le monde. Et prendre les choses avec philosophie. Comme lors de ce speech au cercle de Wallonie, fin décembre 2014, où il devait exposer son programme socio-économique aux patrons wallons: il ne s'est pas départi une seule seconde de son sourire tandis que quatre manifestantes anti-austérité et ex-Femen le bombardaient de frites et de mayonnaise...

### Le retour du bulldozer

Mais le style Michel au "16", c'est également mettre les mains dans le cambouis et régler les problèmes à coups de téléphone passés aux vice-Premiers ministres N-VA, Open VLD et CD&V.

Tandis qu'Elio Di Rupo semblait planer au-dessus de sa majorité, voulant incarner une neutralité à toute épreuve (Laurette Onkelinx était chargée de mordre à sa place), Charles Michel a un côté "dehaenien" - dans une version moins bulldozer et plus conciliante avec les médias. Il démine lui-même les bombes, rafistole la tuyauterie gouvernementale dans la plus grande discrétion.

Omniprésent, il veut incarner les options socio-économiques de son gouvernement. Il va les défendre lui-même sur les plateaux de télévision tandis que son vice-Premier ministre MR, Didier Reyniers, s'est placé en retrait de la scène belgo-belge pour se consacrer à ses fonctions de ministre des Affaires étrangères.

### Opposition générale

Bien entendu, cela ne fait qu'un an que l'ancien président du MR a conquis le 16. Il lui reste encore plusieurs années, en principe, pour affiner son personnage. Au rang des difficultés qu'il devra dépasser, il y a la représentation de son autorité. Si Elio Di Rupo jouissait d'une majorité quasiment sans opposition du côté francophone, Charles Michel a tout le monde sur le dos à la Chambre. Depuis que la coalition de centre droit a vu le jour, il a

passé son temps à se justifier et à parer les coups des nombreux députés PS, CDH, Ecolo, PTB... Ces circonstances difficiles du jeu parlementaire classique ont renvoyé l'image d'un Premier ministre sur la défensive.

### Le caillou dans la chaussure: De Wever

Mais, sur le plan médiatique, le véritable enjeu pour le Premier, c'est le caractère incontrôlable du trublion anversois: Bart De Wever et ses prises de position explosives sur les sujets les plus sensibles pour la majorité. Deux logiques s'affrontent: Charles Michel est dans une logique de stabilité politique pour sauvegarder son gouvernement et Bart De Wever dans une logique d'instabilité organisée et de course aux voix qui s'écoulent dangereusement de la N-VA vers le Vlaams Belang.

Problème: les sorties intempestives de De Wever renforcent chez certains l'idée que c'est lui le vrai Premier ministre et qu'il agit dans l'ombre. La volonté de Charles Michel d'incarner sa fonction entre en choc frontal avec les enjeux propres à la N-VA qui veut rester la première formation en Flandre.

Frédéric Chardon

**Il démine  
lui-même  
les bombes,  
rafistole  
la tuyauterie  
gouvernementale.**

# Di Rupo ou le style christique et le don de soi au pays

**M**orlanwelz, dans le Hainaut. Nous sommes le 18 juillet 1951 et un petit garçon au destin politique exceptionnel vient de naître dans un quartier pauvre rempli de baraques ouvrières: Elio Di Rupo. Soixante ans plus tard, ce fils d'immigrés italiens venus des Abruzzes à la fin des années quarante, s'empare des clefs du 16, rue de la Loi.

C'est le paroxysme d'une carrière qui l'a vu successivement conquérir à coups de livres un doctorat en chimie et, dans un style électoral qui joue sur l'humilité et l'empathie à l'extrême, de multiples sièges de parlementaire, des portefeuilles ministériels, l'Elysette namuroise et, bien sûr, le sacro-saint boulevard de l'Empereur, siège du PS.

## "Rendre espoir"

Pendant deux ans et demi, de 2011 à 2014, après la plus longue crise politique de l'histoire belge, le Premier ministre du gouvernement "Papillon" (réunissant les grandes familles politiques traditionnelles du Nord et du Sud) a joué sur un mode quasi christique. La

construction médiatique de son personnage reposait sur ce paradigme: Elio Di Rupo comme sauveur du pays, faisant don de sa personne pour diriger une coalition tripartite, en minorité en sièges dans le groupe linguistique flamand à la Chambre, qui aura notamment pour lourde tâche de scinder trois lettres minées politiquement, BHV. D'emblée, le ton était donné: "*Ensemble nous franchissons les obstacles et rendrons espoir à nos citoyens*", avait-il déclaré très solennellement lors de sa première déclaration de politique générale au Parlement.

## Le principe de rareté

Mais la marque d'Elio Di Rupo sur le "16", c'est aussi l'idée d'un Premier ministre au-dessus de la mêlée, distribuant au compte-gouttes aux journaux l'exclusivité de ses apparitions qui étaient d'autant plus recherchées qu'elles étaient rares. C'est le principe de l'offre et de la demande appliquée à la communication politique. Elio Di Rupo choisissait clairement son moment pour apparaître afin de délivrer un message

précis et puis se retirait dans ses quartiers, bien à l'abri des caméras. En cas de bagarre au sein de son exécutif, il se gardait bien de s'exposer aux coups et faisait le mort. Dans la presse, on évoque désormais tous les jours les nombreux conflits qui ceignent la "suédoise" mais l'ère "Papillon" a également été bien fournie en la matière. Les murs des cabinets ministériels tremblent encore des discussions préparant la baisse de la TVA sur l'électricité...

## L'empereur du "16"

Ne vous fiez pas à son élocution un peu lente, à ses attitudes tout en retenue: Di Rupo est avant tout un homme de pouvoir. En passant de la présidence du PS à son bureau doré de chef de gouvernement, habitué à régner sans partage sur l'appareil de parti, il n'a ajusté que très à la marge son ADN d'homme politique. Au "16", le rythme de travail a explosé. Elio Di Rupo a dû

rentrer dans les dossiers, déminer quelques bombinettes au sein de sa majorité. Mais, toujours, il a voulu préserver un style "à la française", un Premier ministre-Président donnant le cap général à tenir mais laissant à d'autres le soin de ramer pour atteindre le rivage. Cette conception très "élyséenne" a conféré au prédécesseur de Charles Michel des accents un brin baroque: le pouvoir politique est une valeur en soi qui autorise quelques concessions (comme l'exclusion du chômage pour certains jeunes) pour être préservé.

## La gravité de la politique

Comme Premier ministre, il a voulu redonner aussi de la gravité à sa fonction et un certain prestige alors que la Belgique est l'un des pays européens où le décorum de la puissance publique et la mise en scène de l'exercice du pouvoir sont les plus modestes.

F.C.

**En cas de bagarre  
au sein  
de son exécutif,  
il se gardait bien  
de s'exposer  
aux coups.**